

Ne pas décoller de l'aéroport

Pour « Roissy », roman sur une amnésique errant dans Paris-Charles-de-Gaulle, Tiffany Tavernier y a longuement posé son sac et rencontré tous ceux qu'il abrite

ZOË COURTOIS

Des points de départ, Tiffany Tavernier en a connu plusieurs – c'est le lot de tous les baroudeurs. Mais la romancière, scénariste et assistante réalisatrice, n'a pas avec tous un lien aussi intime qu'avec l'aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle, dit aussi aéroport de Roissy, ou Roissy. C'est de là qu'elle est partie, à 18 ans, pour Calcutta. Pendant des mois, elle a partagé le quotidien d'un médecin de rue, trouvant dans la crasse des faubourgs indiens et la splendeur du Taj Mahal la matière de son premier roman, *Dans la nuit aussi le ciel* (Paroles d'aube, 1999). Après cela, retour à Roissy, mais seulement pour y reprendre la voie des airs, direction l'Arctique, où elle séjournera deux étés avec des Inuits : une expérience extraordinaire qui l'a menée à l'écriture de son deuxième roman, *L'Homme blanc* (Flammarion, 2000). Ensuite, nouveau départ de Roissy pour quatre mois au Cambodge ; et, plus tard, avant une traversée de la Colombie avec une troupe de théâtre...

Qu'à cela ne tienne, si le nouveau point de départ de Tiffany Tavernier (celui d'un roman, cette fois, son huitième) est un article de presse traitant de l'aéroport londonien d'Heathrow, l'intrigue se déroulera à Roissy. L'article, qui l'a hantée pendant près de deux ans, était accompagné d'une photographie, raconte-t-elle au « Monde des livres » : « Celle d'une jeune femme de trois quarts de profil, aux longs cheveux bruns, tirant une valise, et que l'on devinait très jolie, sans pour autant voir son



A Paris-Charles-de-Gaulle. CHRISTOPHE MORIN/IP3

Tavernier une « zone romanesque ». Alors, pendant plusieurs mois, elle arpente l'aéroport de Roissy. Elle noircit ses carnets, prend des photos, réalise des enregistrements sonores dans chaque terminal : « Je ne voulais pas entrer dans la matière du roman sans avoir pris le ton de cet énorme espace. » Elle visite la tour de contrôle, les souterrains et les combles où se nichent les résidents permanents de Roissy, et en affiche les immenses cartes dans son atelier, à l'ombre du cimetière du Père-Lachaise, à Paris. Elle s'entretient également avec le groupe hétéroclite de ceux qui le fréquentent légalement, « flics, vigiles, voyageurs, pilotes », mais aussi « effaroucheurs » – chargés d'éloigner les étourneaux des réacteurs... Un travail de documentation colossal, dont elle savoure le privilège : « C'est ce que j'aime en tant que romancière, la permission d'aller m'inscrire dans d'autres univers. »

Le décor posé, l'écrivaine interroge des SDF résidant sur place, en présence du personnel d'Emmaüs – l'aéroport accueille un de ses bureaux. Parfois, elle les écoute seulement de loin, « quand il était inutile d'aller à leur rencontre, qu'ils étaient déjà trop éloignés du monde ». C'est de ces clochards-là, dévorés par la drogue, l'alcool ou la solitude, que naît le

EXTRAIT

« Parfois, je passe d'un terminal à l'autre, ce que les autres SDF ne font pas de jour. La plupart restent sur le T2, puis, la nuit venue, dorment au T3 d'où s'envolent les low cost. Moi, non, jamais. Soit je décide de rejoindre Vlad dans les galeries souterraines, soit je choisis une place à côté d'un voyageur bien sapé, insoupçonné, rôle d'épouse qui m'absorbe le temps d'une nuit. Ces nuits-là, d'autres nous rejoignent : des sans-abri cols blancs qui, la journée, travaillent en ville ; nuées d'ombres qui s'emparent, ici et là, d'une place sur un fauteuil, sur un banc. Certains ont des sacs, peu ont des valises. J'en compte parfois plus de quatre-vingt. La honte dans leur regard. Dès l'aube, ils filent pour se rendre à leur travail, comme si de rien n'était. »

ROISSY, PAGE 70

personnage de Liam, dont l'héroïne de *Roissy* corrige l'orthographe des carnets aux élucubrations apocalyptiques. Peu à peu, pour créer cette narratrice, une femme ayant perdu la mémoire et arpenteant l'aéroport depuis des mois, Tiffany Tavernier entre dans la peau de ceux qu'on nomme les « indécélables », qui se « déguisent comme nous pour passer inaperçus et sont les spectateurs invisibles de notre monde ». Comme eux, elle devient sensible à la « chorégraphie du monde moderne », régie par des codes particuliers. Walter Benjamin, déjà, écrivait dans *Rue à sens unique* (1928) que le monde moderne « se

signale par sa signalétique... Et Tiffany Tavernier de s'amuser du « formidable bras d'honneur » que constitue le choix du lieu de résidence de ces marginaux : « Mon héroïne choisit l'endroit le plus normé au monde pour vivre : les interpellations des haut-parleurs, les mises en garde perpétuelles... Les historiens et sociologues du futur s'intéresseront de près aux affichages des aéroports. »

Roissy, pour autant, n'est pas une enquête anthropologique écrite avec rigueur et sang-froid. Bien au contraire. C'est un journal intime enregistrant sursauts et palpitations de ses personnages. Revenant sur ces mois passés assise dans l'aéroport de Roissy, la romancière confie au « Monde des livres » avoir elle-même éprouvé ce qu'elle fait vivre à son héroïne amnésique, « qui décide de rester là pour absorber le monde et le regarder de la façon la plus nue possible ». Celle qui confesse avoir, depuis ses voyages outre-Occident, l'anti-cartésianisme chevéillé au corps, explique : « Moi aussi j'écoutais, je sentais le monde en perdant la mémoire. Je n'étais plus que de la sensation. Ce que je pouvais dire de moi-même, je ne le savais qu'à l'aune des perceptions qui me traversaient. » Roissy n'a été, dans les itinéraires de Tiffany Tavernier, qu'un point de départ pour aller vivre ailleurs. Désormais, c'est un lieu d'où habiter le monde. ■

L'auteure noircit ses carnets, prend des photos, réalise des enregistrements sonores dans chaque terminal : « Je ne voulais pas entrer dans la matière du roman sans avoir pris le ton de cet énorme espace »

visage. » Une SDF qui vit dans l'aéroport. Le journaliste lui demande combien de temps elle compte y rester. Celle-ci lui fait cette réponse « radicale et vertigineuse » : « Toute ma vie. » La romancière est subjuguée : « C'est une réponse à laquelle je ne m'attendais pas, qui m'interroge et me questionne dans mes tripes : comment une personne qui paraît aussi "intégrée" peut-elle décider de rester toute sa vie dans un aéroport ? »

Cette question, « spacieuse, spongieuse », ouvre pour Tiffany

Sous l'œil des caméras de surveillance



TOUTS LES JOURS, PAS DÉCIDÉ, valise à roulettes, chemisier en soie et tailleur à pinces, elle traverse le terminal, mais jamais ne prend l'avion. Voilà huit

mois que l'héroïne de Tiffany Tavernier a perdu la mémoire, ayant oublié jusqu'à son identité, et qu'elle arpente l'aéroport de Roissy pour cacher aux quelque 700 caméras qu'elle y vit jour et nuit, en naufragée volontaire.

Comme pour vainement tenter de résorber cet abyssal trou de

mémoire, ses yeux partout se nourrissent. La robe à smocks d'une fillette, le rire d'un couple en lune de miel, des bribes hétéroclites de conversation : tout est propice au bricolage d'une nouvelle identité par défaut, d'un nouveau rôle à jouer – moins de composition que de recomposition.

C'est que tout, dans *Roissy*, a éclaté en mille morceaux. Et précisément : le tout, les morceaux, voilà qui constitue ici le cœur de la réflexion. D'abord, la romancière construit le récit à l'image de son héroïne (et de l'aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle lui-même, joyeux chaos bigarré), c'est-à-dire de bric et de broc. Un kaléidoscope

d'anecdotes, de pages volantes du carnet d'un complotiste ou de flashes info lus sur les écrans de l'aéroport, avec, parfois, une flamboyante déflagration de poésie qui vient chahuter le récit.

Et puis, non contente d'avoir tout mis en pièces, Tiffany Tavernier engage son lecteur à y remettre un peu d'ordre, avec cette question : de l'infiniment petit du « je » ou de l'infiniment grand de « l'immensité du monde », de quoi *Roissy* est-il au juste le puzzle ? ■ z. c.

ROISSY, de Tiffany Tavernier, Sabine Wespieser, 280 p., 21 €.